

Review

Reviewed Work(s): The Homeland Is the Arena. Religion, Transnationalism, and the Integration of Senegalese Immigrants in America by Ousmane Oumar Kane

Review by: Julien Bondaz

Source: *Cahiers d'Études Africaines*, Vol. 54, Cahier 213/214, Les mots de la migration (2014), pp. 553-555

Published by: EHESS

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/24476040>

Accessed: 23-02-2018 21:06 UTC

---

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact [support@jstor.org](mailto:support@jstor.org).

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <http://about.jstor.org/terms>



JSTOR

EHESS is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Cahiers d'Études Africaines*

echoing *The Empire Writes Back*. Exhibiting a diverse range of African filmmakers, the book is a precious reference guide for African cinema with its enclosed DVD.

Mouhamédoul A. NIANG

KANE, Ousmane Oumar. — *The Homeland Is the Arena. Religion, Transnationalism, and the Integration of Senegalese Immigrants in America*. New York, Oxford University Press, 2011, 313 p., bibl., ill.

Ousmane Oumar Kane livre une monographie des Sénégalais de New York dense et détaillée qui faisait encore défaut dans les études sur la diaspora sénégalaise. L'approche ethnographique que proposait Paul Stoller<sup>16</sup> sur ce thème il y a une dizaine d'années se trouve ici complétée par une description plus synthétique, et surtout par un souci constant de comprendre les enjeux sociaux, politiques et religieux des migrations à l'aune de ce qui se joue dans le pays d'origine. Le titre du livre de O. Kane rend bien compte de cette ambition analytique, favorisée par la très bonne connaissance qu'a l'auteur à la fois de New York et du Sénégal. Ce titre traduit une expression wolof, « *Lamb jaa nga Senegal* », où *lamb* désigne l'arène dans laquelle s'affrontent les lutteurs sénégalais lors de compétitions très populaires. Que le pays d'origine soit ainsi qualifié, par les migrants eux-mêmes, en référence à ces compétitions de lutte dite traditionnelle, où l'entraînement magico-religieux et le prestige des lutteurs se mêlent aux règles sportives, est particulièrement révélateur. L'auteur nous montre en effet comment les stratégies des migrants, souvent fondées sur la solidarité ethnique à New York, visent à accroître leur prestige et celui de leur famille au Sénégal non seulement sur le plan de la réussite matérielle, mais aussi sur ceux de la renommée, de l'investissement religieux ou de l'action sociale.

L'historique et la topographie proposées par l'auteur de l'implantation des migrants sénégalais à New York reposent sur une masse d'informations et d'observations qui rendent compte des changements survenus depuis les années 1980 dans leur vie quotidienne, qu'il s'agisse de la diminution de la violence ou de la relative formalisation et diversification des métiers qu'ils exercent majoritairement (vendeurs de rue, taxis, barbiers pour les hommes, coiffeuses pour les femmes), en même temps que l'émergence d'« enclaves ethniques » : « Little Senegal » à Harlem, « Fuuta Town » à Brooklin et, dans une moindre mesure, le Bronx. La description de ces formes de « voisinage ethnique » donne à voir des logiques de solidarité et de cooptation, tandis qu'apparaissent de hauts lieux de sociabilité masculine comme les grands places, ou religieuse telle la mosquée Malcolm Shabbaz (puis, à partir de la fin des années 1980, l'organisation Masjid Touba). L'auteur insiste sur les recours à l'économie informelle aussi bien au niveau local, avec le système de la tontine ou *natt* en wolof (pp. 131-133), que dans sa dimension transnationale, autour des différents services de transferts d'argent entre les États-Unis et le Sénégal, et notamment du succès du *hawala* (pp. 90-92). Il insiste à plusieurs reprises sur l'impact des technologies de communication sur les relations des migrants avec leur pays

16. P. STOLLER, *Money Has No Smell : The Africanization of New York City*, Chicago, Chicago University Press, 2002.

d'origine, décrivant les usages du téléphone et l'explosion, depuis le milieu des années 1980, du nombre de programmes radiophoniques sénégalais (dits tout simplement « radios »), le plus souvent en wolof et parfois directement soutenus par des partis politiques sénégalais, ou encore le développement plus récent de plateformes et de sites internet.

Deux chapitres sont consacrés à un panorama exhaustif du paysage associatif, dans lesquels l'auteur insiste sur les interactions entre les différentes associations, sur le rôle qu'elles jouent dans la prise en charge du quotidien des migrants mais aussi sur leur impact sur la société sénégalaise. O. Kane distingue les associations sur base ethnique ou linguistique (par exemple, l'Association des locuteurs du pulaar), les associations de ressortissants par région (Association des ressortissants et sympathisants de la Casamance, Ziguinchor Amicale Club, etc.), par village ou par caste (association d'artisans), les associations nationales (l'Association des Sénégalais d'Amérique, particulièrement importante et à laquelle un long développement est accordé) ou encore les associations panafricaines (l'United African Congress, l'African Services Committee...). Ces enclaves associatives signalent des jeux de composition et de pluralisation des identités en même temps qu'ils favorisent des stratégies conflictuelles d'insertion dans différents réseaux. La question de l'afrocentrisme est parfois centrale et se traduit notamment par l'organisation de journées Cheikh Anta Diop dans les années 2000 ou par le travail de réinterprétation de la figure de Cheikh Ahmadou Bamba, le fondateur du mouridisme, en « champion de la cause noire » (p. 153). Pour ce dernier cas, la confrérie mouride joue évidemment un rôle de premier plan.

Un autre ensemble associatif regroupe en effet différentes associations religieuses, souvent directement connectées avec les confréries soufies (Mourides, Tijâni, Layènes...). O. Kane observe de manière tout à fait intéressante que ces confréries, concurrentes au Sénégal, tendent plutôt à un soutien réciproque à New York. Les associations religieuses participent au développement d'une véritable « économie spirituelle transnationale » qui, sans être neuve, connaît une véritable expansion. Dans le chapitre 5, qui reprend pour partie l'un de ses articles<sup>17</sup>, l'auteur décrit la circulation des biens de salut entre le pays d'accueil et celui d'origine et les voyages des marabouts sénégalais, devins-guérisseurs tarifés ou dignitaires religieux invités dans le cadre des associations religieuses, sponsorisés par les disciples. Il montre comment ces derniers reçoivent de l'organisation de ces visites des bénéfices immatériels, en termes de circulation de la baraka (*barke* en wolof), mais aussi de prestige social et de renommée, y compris au Sénégal. L'organisation de consultations maraboutiques, de visites aux disciples, de lectures, de prêches, de cérémonies, de parades rythme la vie des immigrés. Chaque année depuis 1989, le 28 juillet (proclamé journée de Cheikh Ahmadou Bamba par le maire de New York), l'organisation d'une parade mouride dans les rues de Harlem est le point culminant de ce calendrier religieux. Les photographies et les vidéos de ces événements, envoyées au Sénégal, témoignent du prestige des disciples new-yorkais et accroissent leur renommée dans leur village ou leur quartier d'origine, en particulier pour les migrants de milieu modeste (les *modou-modous*). Cette économie spirituelle transnationale a par ailleurs un impact non négligeable sur les organisations

17. O. O. KANE, « Les marabouts sénégalais et leur clientèle aux États-Unis d'Amérique », *Afrique contemporaine*, 231 (3), 2009, pp. 209-228.

confrériques au Sénégal, notamment grâce aux investissements des immigrés dans les capitales des confréries et au développement des nouvelles technologies.

L'auteur ne s'arrête cependant pas à la structuration sociale et religieuse de la vie des Sénégalais de New York, et des aspects plus intimes sont également détaillés. Dix récits de vie passionnants, autant de femmes que d'hommes, servent sa présentation des enjeux concernant les rapports de genre et les relations intergénérationnelles. Il aborde sans concession mais toujours avec pudeur la question des maribataires, comme les Sénégalais appellent ces hommes mariés qui vivent loin de leurs épouses, ou celle de la polygamie à distance, quand l'une des épouses vit à New York et les autres au pays. Il détaille les ressorts d'une double peur éprouvée par les hommes : celle que leurs enfants perdent leur identité et soient acculturés et celle que le comportement de leur épouse change au contact des valeurs de la société d'accueil, mais aussi parce que, aux États-Unis, elles gagnent souvent plus d'argent que leur conjoint et ne participent qu'exceptionnellement aux dépenses du couple. L'auteur propose alors une distinction genrée entre l'économie matérielle, dans laquelle les hommes investissent plus spécifiquement, et l'économie morale, qui tend plutôt à être le domaine des femmes (p. 197). L'accroissement du prestige des femmes immigrées se traduit au Sénégal par un soutien financier de leur famille et l'augmentation de leur capital symbolique (rôle de marraine, homonymie, etc.). En contexte de migration, la crise de la masculinité que l'on observe sur le continent africain se retrouve ainsi aggravée<sup>18</sup> et se traduit malheureusement par une fréquence importante des violences conjugales.

La mise en perspective des relations entre les confréries soufies et l'État au Sénégal, qui occupe le début de l'ouvrage, et la description qui le termine des chaînes migratoires ou des différents itinéraires géographiques s'offrant aux migrants, dans des conditions souvent et de plus en plus difficiles, permettent à l'auteur d'inscrire son travail dans une perspective comparatiste bienvenue, appuyée par une bibliographie exhaustive. Une double comparaison ne cesse en effet d'être tissée tout au long de l'ouvrage, d'une part avec la situation sur le sol américain d'immigrés originaires d'autres zones géographiques, qui mobilise notamment les travaux d'Alexandro Portes<sup>19</sup>, et d'autre part avec celle des migrants sénégalais dans d'autres pays que les États-Unis, en France en particulier. Celle entre le modèle américain et le modèle français, inspirée d'Alfred Stephan<sup>20</sup>, permet à l'auteur de réfléchir sur les différences en termes d'intégration des immigrés sénégalais dans ces deux pays. Il montre comment, aux États-Unis, les Sénégalais sont perçus à la fois comme des « bons musulmans » (« *good Muslims* ») et comme des « bons Noirs » (« *good Blacks* »), ce qui expliquerait leur meilleure insertion dans la société américaine et la bienveillance de l'État à leur égard. Si ce comparatisme (et les conclusions qu'en tire son auteur) peut provoquer le débat, ce n'est pas le moindre des mérites de ce livre particulièrement stimulant.

Julien BONDAZ

- 
18. Voir par exemple T. K. BIAYA, « Les paradoxes de la masculinité africaine. Une histoire de violences, d'immigration et de crises », *Canadian Folklore Canadian*, 19 (1), 1997, pp. 89-112.
19. Voir par exemple A. PORTES et R. RUMBAUT, *Immigrant America : A Portrait*, Berkeley, University of California Press, 1990.
20. A. STEPHAN, *Arguing Comparative Politics*, Oxford, Oxford University Press, 2002.